

Nécessaire et urgent, texte d'Annie Zadek, mise en scène et scénographie d'Hubert Colas

Lumières, lumières, lumières, texte d'Evelyne de la Chenelière, mise en scène de Denis Marleau

Dans ma maison de papier, j'ai des poèmes sur le feu, texte de Philippe Dorin, mise en scène d'Éric Jean

Gilbert David

Numéro 252, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78006ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

David, G. (2015). Compte rendu de [*Nécessaire et urgent*, texte d'Annie Zadek, mise en scène et scénographie d'Hubert Colas / *Lumières, lumières, lumières*, texte d'Evelyne de la Chenelière, mise en scène de Denis Marleau / *Dans ma maison de papier, j'ai des poèmes sur le feu*, texte de Philippe Dorin, mise en scène d'Éric Jean]. *Spirale*, (252), 75–77.

L'espace vital des petites formes

PAR GILBERT DAVID

NÉCESSAIRE ET URGENT

Texte d'Annie Zadek, mise en scène et scénographie d'Hubert Colas

LUMIÈRES, LUMIÈRES, LUMIÈRES

Texte d'Évelyne de la Chenelière, mise en scène de Denis Marleau

DANS MA MAISON DE PAPIER, J'AI DES POÈMES SUR LE FEU

Texte de Philippe Dorin, mise en scène d'Éric Jeani¹

S'il cherche un lieu par excellence pour contrer les bruits du monde, le spectateur contemporain peut se tourner sans hésitation vers les productions qui font appel aux petites formes. Celles-ci, dont la relative brièveté ne doit pas conduire paradoxalement à en faire le critère déterminant, concernent des œuvres où « [s']opère un recadrage qui fait apparaître de nouvelles forces en action venant se superposer aux forces interhumaines² ». Il faut par ailleurs se garder de confondre la forme brève avec la pièce en un acte – qui n'est, au fond, qu'un drame en miniature –, non plus qu'avec le solo ou le monodrame. En somme, une petite forme se distingue du tout-venant dramaturgique par son architecture éclatée et par le montage parataxique de moments forts, de sensations vives et d'évocations furtives. La saison théâtrale en cours donne l'occasion d'en vérifier la variété formelle et la pertinence réflexive.

VERTIGE DES VOIX QUESTIONNANTES

Le texte d'Annie Zadek, *Nécessaire et urgent* (2013), est une longue litanie de 524 questions courtes, banales en apparence mais néanmoins incisives, qui alimentent peu à peu un sentiment d'insidieuse oppression :



« (Savez-vous ce qu'ils sont devenus ? / Les avez-vous tous perdus de vue ?) / Cette maison où vous habitiez existe-t-elle encore ? / Y êtes-vous retournés ? » Chaque question est ici, dans une perspective pragmatique, un impératif qui restera sans réponse, sinon par la question qui lui succède, et ainsi de suite du début à la fin, en cinq séquences qui font alterner une voix féminine (Bénédicte Le Lamer) et une voix masculine (Thierry Raynaud). Devant une scénographie minimaliste qui expose un cube en plexiglas dont l'intérieur se remplira à un moment donné d'une fumée blanche –

sinistre métonymie des chambres à gaz –, la mise en voix d'Hubert Colas évite les effets lyriques et les enflures dont se montrent si friands les comédiens au Québec, et c'est à une ascèse de l'écoute, au plus près de la respiration naturelle, que se déroule ce cérémonial des adieux.

Peu à peu est mise au jour l'ampleur d'un désastre qui a décimé ceux qui sont restés sur place malgré la menace, alors que ceux qui interrogent devant nous ces disparus ont, eux, choisi l'exil et, ce faisant, ont échappé à une mort cer-



taine. L'appel aux morts de Zadek est un superbe démenti à la déclaration d'un Adorno qui a pu croire impossible d'écrire un poème après Auschwitz. La forme de *Nécessaire et urgent* permet justement de se tenir loin de toute grandiloquence face à la catastrophe, en

humain celui dont l'humanité fut intégralement détruite » (*Ce qui reste d'Auschwitz*). En somme, le témoin ne peut être que le témoin d'un témoin qui a été anéanti et privé par conséquent de témoigner directement de l'inhumanité même.

une mise en lecture radiophonique, disponible en ligne sur France Culture.

UN DUO ÉLÉGIAQUE

Évelyne de la Chenelière, artiste en résidence et auteure associée à l'Espace GO pour les trois prochaines années, est pour le moins prolifique avec près de vingt pièces à son crédit. Ses textes font souvent intervenir une femme écrivaine ou une artiste ou les deux, si l'on veut bien considérer la peintre de sa dernière œuvre, Lily, comme l'alter ego de Virginia Woolf dans *Vers le phare* (*To the Lighthouse*, 1927), roman dont de la Chenelière a tiré *Lumière, lumières, lumières*. Cette fois, le texte réunit deux femmes que tout semble opposer : Lily, une célibataire endurcie qui peine à finir un tableau, et madame Ramsey, mariée à un professeur infatué de sa personne et... mère de huit enfants.

On connaît le combat mené en son temps par la romancière britannique pour l'autonomie féminine dans un monde patriarcal et pour sa créativité propre face à des hommes comme monsieur Ramsey qui

Le théâtre est, par ses petites formes, un art voué à la présence et aux dires de l'hospitalité.

osant même faire porter une part de culpabilité à ceux qui ont survécu. Tous les rescapés des camps nazis – que l'on pense seulement à Primo Levi – ont vécu avec cette conscience malheureuse à penser, pour le dire avec les mots d'Agamben, qu'« *est véritablement*

Dès lors, on comprend mieux le questionnement fiévreux par lequel on cherche ici des réponses qui ne viendront jamais. Le ton, bien qu'anxieux, demeure dans le registre de la gravité pudique et du sous-entendu. Pour ceux qui n'auraient pu voir cette production remarquable, il en existe

pensent les femmes incapables de peindre et d'écrire. On assiste ainsi à une espèce d'archéologie de l'*empowerment* (ou « *puissance d'agir* », dans une traduction française peu satisfaisante) de Lily, une disposition si chère à Judith Butler, la philosophe et théoricienne états-unienne des *gender studies*. Lily ne parvient pas à achever un tableau, se morfond dans le doute concernant la place qu'y occupera un arbre et pourtant elle résiste de toute son âme à la facilité qui lui ferait abandonner sa démarche de créatrice et céder dans son refus du mariage. Madame Ramsey ne comprend pas pourquoi une femme se priverait d'avoir des enfants qui « *sont la plus belle chose au monde* », rabroue Lily avec des « *vous n'êtes pas Rembrandt* » ou en demandant à ses enfants de la décorer de mille bijoux pour qu'elle se trouve un mari!

En une petite heure, ce spectacle réussit à nous toucher par sa finesse et sa sourde mélancolie que recouvrent tant bien que mal les emportements mondains de madame Ramsey (radieuse Anne-Marie Cadieux) ou les railleries de Lily (intense Évelyne Rompré). En réalité, les deux femmes, si dissemblables par leurs idéaux, n'en sont pas moins dotées toutes deux d'un sens de l'humour et d'un quant-à-soi qui leur fait dire à tour de rôle, sourire en coin : « *Dieu merci, personne ne peut vraiment savoir ce que je pense, personne ne peut voir l'intérieur de mon esprit.* »

Denis Marleau a tiré de ce poème en prose une production juste et fluide qu'est venue musicaliser la vidéo de vagues incessantes projetée en arrière-plan (conception de Stéphanie Jasmin), dans un dispositif fait de tiges métalliques (signé Max-Otto Fauteux) qui a permis des changements rapides de plan, au service d'une rencontre bellement impressionniste comme il s'en fait trop peu sur nos scènes.

UN CONTE PHILOSOPHIQUE

Il existe des bonheurs au théâtre quand se conjuguent en une même production la force sensible d'un texte, l'inventivité d'une mise en représentation, le jeu souple et incarné des interprètes, la richesse évocatrice de l'espace et du son. C'est à cette réussite exceptionnelle que parvient *Dans ma maison de papier, j'ai des poèmes sur le feu*, dans la production des Deux Mondes, sous la nouvelle direction artistique de Sébastien Harrisson.



Le théâtre jeunesse s'adresse ici aux jeunes et aux moins jeunes, avec un thème qui, à première vue, pourrait sembler éculé : le fait qu'habite en chaque vieille personne l'enfant qu'elle a été. Mais le texte du Français Philippe Dorin, paru en 2002, exploite ce truisme d'une manière hautement ludique où loge une imparable tension souterraine, au fil d'une série de vingt-huit courtes, voire très courtes séquences. La situation de départ met en présence une petite fille (Marie-Pier Labrecque) et une vieille dame (Louise Laprade) qui découvrent qu'elles portent les mêmes souliers, pendant que le public constate pour sa part qu'elles ne forment en réalité qu'un seul et même moi aux deux extrémités de la vie : « *Comme tu es devenue vieille, ma petite, soudain!* » de s'exclamer d'emblée la vieille dame. Et s'amorce alors une partie de cache-cache pour se soustraire à la vue d'un promeneur qui est là pour prévenir la vieille dame de sa mort prochaine. Ponctuée des ordres donnés par la petite fille ou la vieille dame d'allumer ou d'éteindre les lieux, l'action est l'occasion de méditer sur l'importance de l'imaginaire tout au long de l'existence : la petite fille n'a de cesse de réclamer une histoire puis une autre à son double vieillissant, à la manière d'une Shéhérazade qui entendrait repousser de conte en conte, de question en question, la fin inéluctable.

La mise en scène d'Éric Jean pour imager ce conte philosophique est alerte à souhait, en prenant appui sur les quatre faces d'une maison de poupée grandeur nature qui, dans le noir, pivote et crée instantanément, une fois la lumière revenue, un espace d'échanges où la position changeante des

protagonistes, leurs vêtements, leurs discours mêmes favorisent la rêverie, gagnée peu à peu par une subtile sensation de fragilité. À cette magie du décor de Geneviève Lizotte, s'ajoutent les heureuses ponctuations musicales et sonores proposées respectivement par Laurier Rajotte et Olivier Gaudet-Savard. Véritable enchantement pour l'esprit, ce spectacle mérite une longue carrière au Québec et à l'étranger.

Le théâtre est, par ses petites formes, un art voué à la présence et aux dire de l'hospitalité. J'aime qu'un spectacle soit disponible à tous les sens et qu'il soit capable d'évoquer, de vibrer, d'étonner. Aujourd'hui plus que jamais, il faudrait donner son espace vital à ce type de parole, celle qui, comme le dit Novarina dans *Devant la parole*, « *n'est pas un commentaire, une ombre du réel, le monnayage du monde en mots, mais quelque chose venu dans le monde comme pour nous en arracher.* » †

1. *Nécessaire et urgent*. Texte d'Annie Zadek, mise en scène et scénographie d'Hubert Colas, production de Diphong Cie (Marseille), dans le cadre d'Actoral, à l'Usine C, 28 et 29 octobre 2014.

Lumières, lumières, lumières. Texte d'Évelyne de la Chenelière, d'après *Vers le phare* de Virginia Woolf, mise en scène de Denis Marleau, scénographie de Max-Otto Fauteux et conception vidéo de Stéphanie Jasmin, production d'Espace GO, du 11 novembre au 6 décembre 2014.

Dans ma maison de papier, j'ai des poèmes sur le feu. Texte de Philippe Dorin, mise en scène d'Éric Jean, scénographie de Geneviève Lizotte, coproduction des Deux Mondes et du Festival Les coups de théâtre, L'Arène – Théâtre Aux Écuries, du 16 au 19 novembre 2014.

2. Mireille Losco, « *Forme brève* », dans Jean-Pierre Sarrazac (dir.), *Lexique du drame moderne et contemporain*, Belval, Circé Poche, 2005, p. 87.